

L'Italie, sa flotte, sa politique maritime

Ce n'est que vers 1905-1906, en pleine possession de ses ressources financières et de son outillage industriel, que l'Italie s'est résolument acharnée vers la constitution d'une grande force navale répondant, non plus à des objectifs politiques restreints, comme dans la période anti-autrichienne, mais à des visées très larges, très hautes, qui ont trouvé leur première et éclatante manifestation dans la guerre contre la Turquie, suivie de l'occupation de la Tripolitaine et de celle, peut-être plus significative, de Rhodes et du Dodécanèse. Mais si le programme naval poursuivi depuis huit années environ répond par son ampleur à l'étendue des ambitions italiennes, il faut reconnaître que, pas plus que ceux des autres marines — l'allemande exceptée — il ne satisfait aux conditions de la guerre maritime actuelle, donnant trop aux navires de surface et pas assez aux sous-marins, trop au canon, au canon monstre surtout et pas assez à la torpille et à la mine, trop aux grandes unités de combat en ligne et pas assez aux bâtiments légers, aux éclaireurs rapides, aux navires chargés de ces services spéciaux — tel celui de l'aviation maritime — qui se révèlent aujourd'hui si importants.

En Italie comme ailleurs, comme en France, en particulier, tout semble avoir été sacrifié à l'exclusive préoccupation de la grande bataille en haute mer, de la rencontre décisive réglant une fois pour toutes, dès le début des hostilités, la question de la suprématie sur le « grand chemin des nations ». Et il y a eu là, chez nos voisins, un curieux changement d'orientation, car les caractères très particuliers des navires de combat entrés en service avant 1907 (date de la mise en chantier du premier dreadnought italien, le *Dante Alighieri*) accusaient au contraire l'intention de faire à un adversaire que l'on jugeait trop fort pour l'aborder résolument de front, une guerre de coups brusqués, de caniches, de fatigantes alertes, où l'habileté italienne devait trouver son compte.

Les prévisions des politiques sont quelquefois déjouées par les événements et, avec elles, les calculs des militaires. Enfin détournée de la voie où l'avaient engagée des malentendus que nos ennemis communs exploitaient avec art, notre sœur latine va, par une singulière rencontre, combattre l'Autriche avec une flotte qui paraissait avoir une autre destination. Elle va, en même temps, opérer dans un couloir resserré, fertile en embûches, sur des côtes profondément entaillées, au milieu d'archipels rocheux favorables aux surprises, avec des bâtiments plutôt faits pour les amples mouvements stratégiques auxquels se prête le bassin occidental de la Méditerranée aux rebords si unis et si nets. Elle va, de plus, avec des navires de surface — dont quelques-uns sont d'admirables « Dreadnoughts » — jouer le jeu dangereux des torpilles et des mines, prêter le flanc aux navires légers et aux sous-marins.

N'exagérons rien, cependant. Soyons bien convaincus, surtout, que rien n'a été perdu, pour nos avisés amis, des enseignements de ces neuf derniers mois. On nous dit bien que la flotte italienne s'est enrichie tout récemment de deux grands cuirassés de 25.000 tonnes, *Duilio* et *Andrea Doria* qui suivent, dans l'ordre chronologique des constructions, les trois *Giulio Cesare* et le *Dante Alighieri*. C'est un peu prématuré, je crois, et le prompt achèvement du *Conte di Cavour*, après celui du *Leonardo da Vinci*, frères du *Cesare*, peut suffire au travail considérable des chantiers italiens. Mais je suis assuré, d'autre part, que l'on a vigoureusement poussé les trois éclaireurs rapides du type *Nino Bixio* qui doivent porter à 6 unités le nombre bien insuffisant des navires de cette classe, absolument indispensables aux escadres ; que l'on se hâte d'achever les 13 « destroyers » de 700

tonnes demandés en 1913 à Pattison, à Odero, à Ansaldo ; qu'il en est de même des *Zoca*, *Jalea*, *Nautilus*, *Nereide*, *Pulino*, *Ferraris*, tous sous-marins de 400 tonnes environ (en plongée) auxquels, jusqu'en septembre dernier, on travaillait à tête reposée ; que l'on termine, de plus, les installations de porte-torpilles des anciens avisos de 850 tonnes qui doivent faire de bons mouilleurs de mines, avec le *Quarto*, le *Marsala*, le *Nino Bixio* ; enfin que l'on met la dernière main aux dispositions prises pour le dragage des mines automatiques de l'adversaire, aussi bien que pour la pêche à grands filets de ses mines dérivantes — car il en aura, n'en doutons pas.

Je ne dis rien de ce que l'on a fait pour donner aux grandes unités de combat quelques garanties contre l'action sournoise et si redoutable des engins sous-marins de toute espèce. Les Italiens ont certainement pris toutes leurs précautions — toutes celles qui sont « pratiques », du moins — pour éviter à leurs cuirassés le sort des *Formidabile*, des *Gotha*, des *Bouvet*, des *Leon Gambetta*, etc., etc. Il n'y a pas à garder, au demeurant, à leur force navale, une proportion de navires légers qui leur permettra d'assurer un flanc efficace à leurs divisions ou à leurs unités isolées détachées en croisière dans les parages dangereux. Et c'est encore, jusqu'ici, le meilleur moyen — d'infailible, il n'y en a pas ! — de parer aux grandes catastrophes.

Je dirai un peu plus tard quels objectifs cette flotte, fort belle, peut viser avec le concours de notre armée navale et aussi à quelle résistance elle peut, elle doit s'attendre.

Contre-amiral DECOUY.

Au Fil de l'Heure

J'ai lu, avant la guerre, bien des livres d'économie politique, j'ai entendu bien des conversations militaires ; je ne me souviens pas d'avoir jamais lu ou jamais entendu que la prochaine guerre durerait très longtemps. L'avis général était qu'il y aurait plus de guerre. Ceux qui la prévoyaient, qui l'annonçaient, qui supposaient qu'on la préparait, passaient pour des sots ou des rêveurs. Aucun ne l'imaginait telle qu'elle est. Tous avaient leur système dont il ne reste rien ou que très peu de choses, car les systèmes ne tiennent pas longtemps devant les réalités et la guerre est le triomphe du concret sur l'abstrait. Mais si la guerre ruine les systèmes, elle ne tue pas les gens à système, et déjà s'ébauchent, dans les journaux, les livres ou les revues, de vagues théories qui mettent les derniers événements en syllogismes et permettent de prévoir ce qui s'est passé.

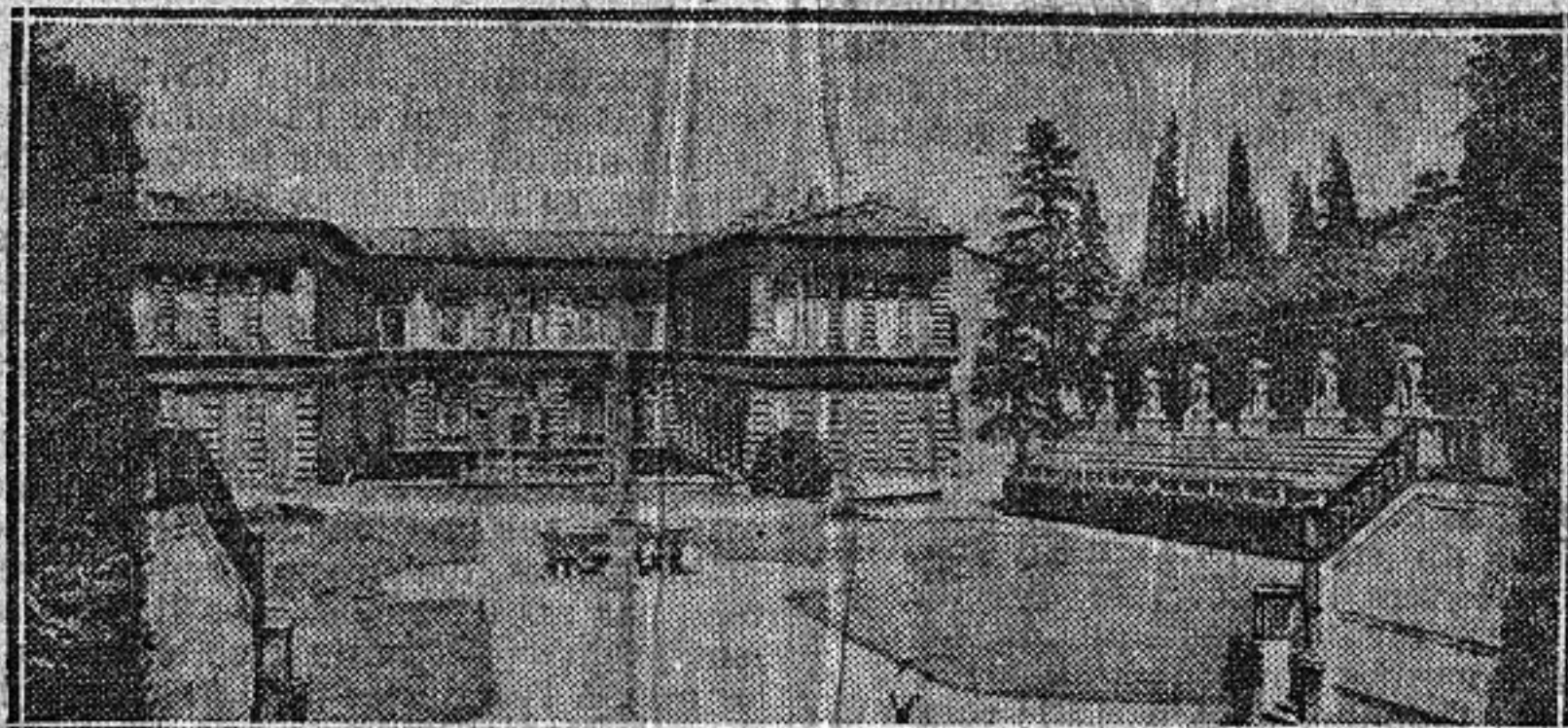
De tous les exemples que je pourrais citer pour expliquer mes propos philosophiques, l'exemple de la *Deutsche Tages Zeitung* me paraît le meilleur : du moins aurait-il l'avantage de ne pas me faire d'ennemis à l'intérieur.

« La guerre dure longtemps », écrit le journal pangermaniste. *Je vous l'avais bien dit*. Et tout de go elle construit un système pour établir qu'une longue guerre est favorable à l'Allemagne. Cependant, à seule fin que la guerre fût courte, l'Allemagne a violé le droit des gens, brûlé, pillé, massacré, profané. En ce temps-là, comment la *Deutsche Tages Zeitung* justifiait-elle tant de crimes ? Par des nécessités militaires ou politiques, par le besoin impérieux d'aller vite.

Si l'Allemagne s'est trompée, son erreur a fait verser des flots de sang après avoir fait couler des flots de larmes. Mais que les armées françaises n'aient pas résisté sur la Marne et la thèse de l'attaque brusquée se trouvait confirmée par les événements. Alors la *Deutsche Tages Zeitung* eût affirmé « qu'elle l'avait bien dit ». Car la *Deutsche Tages Zeitung* a certainement tout prévu, hormis la défaite finale de l'Allemagne qui est précisément ce qu'elle aurait dû prévoir.

UN SPECTATEUR.

L'OFFENSIVE ITALIENNE EST GÉNÉRALE DE LA FRONTIÈRE SUISSE AU FRIOL



A FLORENCE : LE PALAIS PITTI où la reine d'Italie et la cour vont s'installer pendant la durée des hostilités

LES OPÉRATIONS MILITAIRES SUR LA FRONTIÈRE DU TYROL ET DU TRENTIN

Rome, 26 Mai.
Communiqué officiel du grand quartier général italien du 25 mai :

Le 24 nos troupes prenant l'offensive, ont occupé les points suivants : Forcella, Montozzo, Tormak, Ponte Caffaro in val Giudicaria, le territoire au Nord de Ferrara et Monte-Baldo. Elles ont occupé également Montecorno, Monte-Poppiano, sur le versant Nord de Lessini ; Pasubio, Monte-Boffan, aux extrémités des vallées de l'Agno et de la Léogra ; et les hauts défilés du val Brenta.

Nous avons fait plusieurs prisonniers. En Cadore, nous avons occupé tous les défilés-frontières.

L'artillerie ennemie de moyen calibre a ouvert le feu sur la baie de Misurina sans résultat.

A la frontière de Carnie, dans la nuit du 24 au 25, nous avons conquis, par une attaque à la baïonnette, le défilé du val d'Inferno et l'extrémité du val de Dagano.

A la frontière du Frioul, le 25 mai, sur le moyen Isontino, nous avons continué heureusement les opérations offensives près de Caporetto.

Nous avons disposé des troupes sur les hauteurs conquises entre l'Iudrio et l'Isontino.

L'artillerie autrichienne de moyen calibre de Santa-Maria et Santa-Lucia, au Sud-Ouest de Tolmino, a ouvert le feu contre



LE DUC DE GÈNES

les hauteurs entre l'Iudrio et l'Isontino sans résultat.

Sur l'Isontino inférieur, nous avons également continué notre action offensive pour atteindre la ligne du fleuve.

Partout, l'ennemi se retire, détruisant les ponts et coupant les communications.

Nos aviateurs ont bombardé les usines d'électricité et la gare du chemin de fer de Montebelluna.

Signé : CADORNA.

LE ROI VICTOR-EMMANUEL III COMMANDANT SUPRÊME DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER

Rome, 26 Mai.
Le roi, ayant assumé le commandement suprême des forces de terre et de mer, est parti la nuit dernière incognito ; il était accompagné de sa maison militaire ; à la gare, il a reçu seulement les hommages des membres du gouvernement qui avaient été confidentiellement prévenus par le président du conseil.

Le duc de Gènes nommé lieutenant général

Rome, 26 Mai.
Le *Journal Officiel* publie un décret du roi nommant son oncle, le prince Thomas de Savoie, duc de Gènes, lieutenant général pendant son absence de la capitale ; le duc, sur le rapport des ministres, pourvoira, au nom du roi, aux affaires d'administration courante et à tous autres actes présentant un caractère d'urgence ; il prendra ses dispositions pour que toute affaire d'importance grave soit soumise au roi.

Le prince Thomas-Albert-Victor, duc de Gènes, amiral de la flotte italienne, est né à Turin le 6 février 1854. Il a six enfants : le prince d'Udine, lieutenant de vaisseau, né en 1884 ; le duc de Pistoia, né en 1895 ; la princesse Maria-Bona, née en 1896 ; le duc de Bergame, né en 1898 ; la princesse Maria-Adèle, née en 1904 ; et le duc d'Ancone, né en 1906.

Déclarations de blocus

Rome, 26 Mai.
Le gouvernement italien considérant que quelques ports de la côte albanaise sont utilisés par l'Autriche pour le ravitaillement clandestin de ses petites unités, déclare à partir du 26 mai, le blocus :

1^o du littoral austro-hongrois depuis la frontière italienne au Nord jusqu'à la frontière monténégrine au Sud, y compris toutes les îles, ports, rades et baies ;

2^o du littoral de l'Albanie depuis les confins monténégrins au Nord jusqu'au cap Kiephali inclusivement au Sud.

La déclaration spécifie les limites géographiques, par latitude et longitude, du blocus et ajoute :

« Les navires des puissances amies et neutres auront un délai, qui sera établi par le commandant en chef des forces navales à commencer du jour de la déclaration du blocus, pour sortir librement de la zone bloquée. Il sera procédé, conformément aux règles du droit international et aux traités en vigueur, à l'encontre des navires essayant de traverser ou ayant traversé la ligne de barrage du cap d'Ortranto au cap Kiephali. »

Premiers succès de bon augure

Rome, 26 Mai.
Les cercles militaires attachent beaucoup d'importance aux points déjà occupés dans le Frioul par les troupes italiennes ; cela fait bien augurer du succès des futures opérations du général Cadorna autour desquelles on garde le mystère. Il est aujourd'hui certain que le Tyrol, pour le moment, sera laissé en dehors. Une invasion des Austro-Allemands du territoire italien est considérée comme impossible. — (Correspondance Italienne).

Ils torpillent encore un vapeur américain

Londres, 26 Mai.
Le vapeur américain *Nebraska* de 4.490 tonnes, allant de Liverpool à Delaware, a passé à Fastnet (Sud de l'Irlande), ce matin, à 5 h. 30.

A 9 h. 5, le radiotélégramme suivant a été reçu à la station de Crooks-Haven : « Le *Nebraska*, qui se trouve à 40 milles environ Ouest-Sud-Ouest de Fastnet, demande assistance ; il a été torpillé ; l'équipage se tient près du bâtiment dans un canot ; le temps est beau ».

Le Lloyd a reçu une dépêche disant que le *Nebraska* ayant son avant plein d'eau est escorté par un chalutier anglais.

C'est par l'Amirauté britannique que l'ambassade des États-Unis a été avisée que le *Nebraska* avait été torpillé par un sous-marin sans fil le signal de détresse S.O.S., annonçant qu'il venait d'être torpillé. Ce message, ainsi qu'un second, disant que le vapeur retournait vers Liverpool, avaient été reçus par la station de Land's End.

L'agent du Lloyd à Old Head of Kinsale, à où le *Lusitania* fut coulé par les pirates allemands, a télégraphié que le *Nebraska* était passé à l'est de ce point à 11 heures 10 du matin. Il penchait de l'avant et faisait des sauts qui n'ont pas été compris.

Le *Nebraska* appartient à la Compagnie de navigation American Hawaiian, de New-York.

La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(29^{ème} jour de Guerre)

3 heures soir.

Les échecs subis hier par l'ennemi, DANS LA RÉGION D'ANGRES ET AU NORD DU MASSIF DE LORETTE, ont déterminé de sa part une réaction extrêmement violente. On s'est battu furieusement dans la soirée et pendant la nuit. Nous avons conservé tous nos gains. Nos troupes ont fait preuve d'un courage et d'une ténacité magnifiques.

Les Allemands ont d'abord contre-attaqué l'ouvrage conquis par nous AU NORD-OUEST D'ANGRES, et ont multiplié pour le reprendre des efforts acharnés. Malgré le bombardement exceptionnellement intense auquel nous avons été soumis, nous avons gardé la totalité de nos nouvelles positions.

Nous avons d'autre part, en fin de journée, occupé presque entièrement LE FOND DE BUVAL, où nous avons pris pied dans l'après-midi. Nous nous y maintenons sous un feu violent. En même temps, nous avons gagné du terrain SUR LES ORETTES AU NORD-EST DE LORETTE et enlevé une tranchée ennemie AUX ABORDS DE SOUCHEZ.

Une lutte d'artillerie assez vive s'est engagée DANS LA RÉGION DE SOISSONS ET DANS CELLE DE REIMS.

Sur le reste du front, rien n'a été signalé.



11 heures soir.

LES TROUPES BRITANNIQUES ONT MARQUÉ UNE NOUVELLE AVANCE dans la direction de La Bassée en faisant soixante prisonniers dont plusieurs officiers et en prenant des mitrailleuses.

AU NORD D'ARRAS, les Allemands ont continué leurs efforts désespérés pour prendre dans la région d'Angres les positions qu'ils avaient perdues hier. Le combat a été toute la journée d'une extrême violence. A l'ouvrage des Gornalles, une contre-attaque ennemie nous a d'abord fait reculer, mais, moins d'une heure après, nous avons reconquis toute la position et nous l'avons gardée depuis lors.

A l'ouvrage voisin, plus au Sud, l'ennemi après des attaques acharnées, a repris une partie du saillant Nord ; nous avons conservé le saillant Ouest et pris une partie du saillant Sud.

Entre ces deux ouvrages et la route d'AIX-NOULETTE A SOUCHEZ, nos attaques ont progressé et pris pied sur divers points dans les lignes de l'ennemi qui n'a réussi à récupérer aucune des tranchées conquises hier par nous.

A LA LISIÈRE NORD DE LA ROUTE AIX-NOULETTE-SOUCHEZ, un vif combat s'est livré dans les bois ; les positions respectives ne se sont pas modifiées.

Entre cette route et le massif de Lorette, DANS LE FOND DE BUVAL, le feu violent de l'artillerie ennemie n'a pas pu nous déloger des positions conquises hier et nous avons de nouveau gagné du terrain.

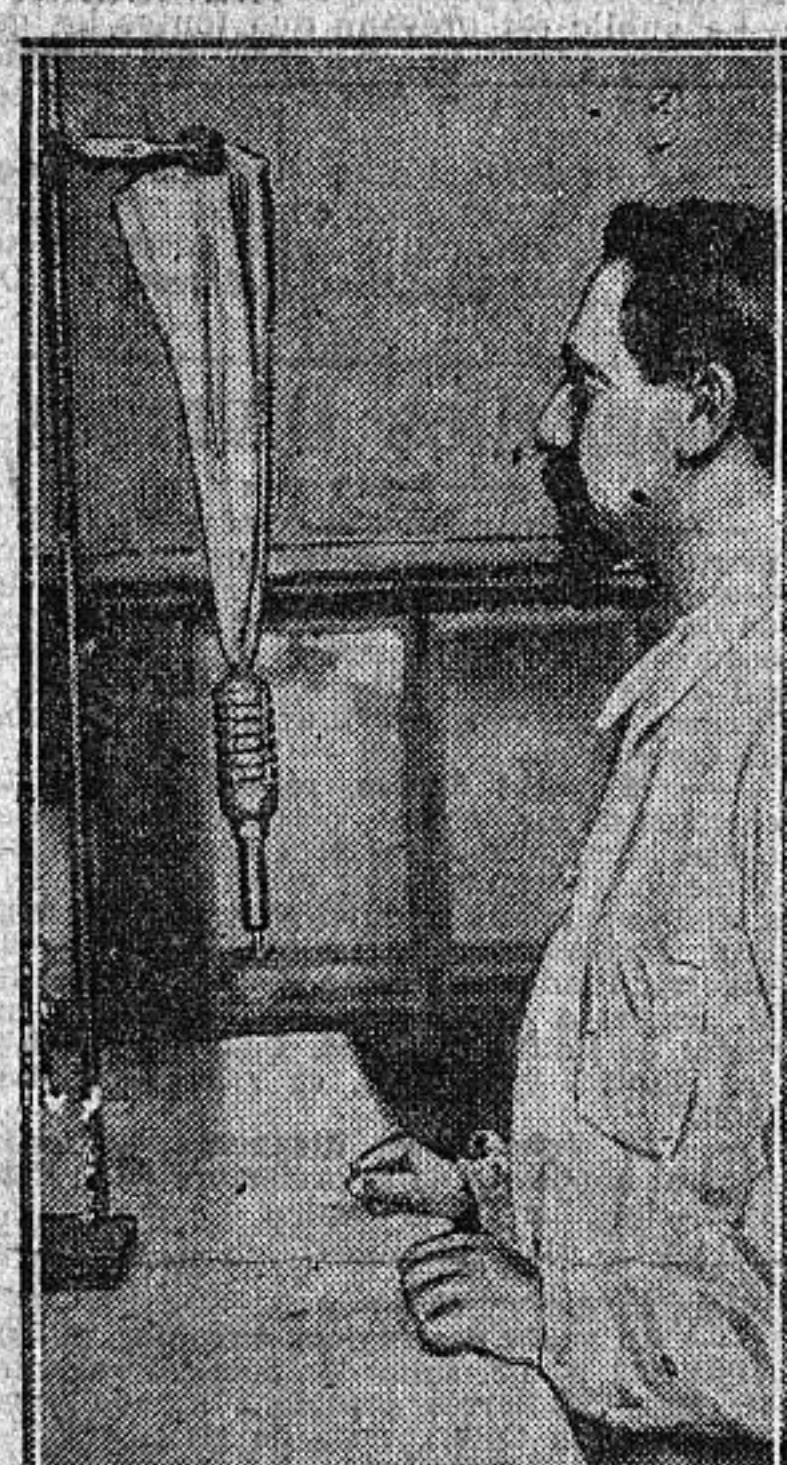
Sur les pentes au nord-est de la Chapelle-de-Lorette, nous avons progressé de deux cents mètres, malgré un bombardement intense.

AUX LISIÈRES D'ABLAIS-SAINT-NAZAIRE, nous avons pris un canon-revolver.

A NEUVILLE-SAINT-VAAST, nous nous sommes emparés, après une lutte très chaude, d'un groupe de maisons qui formaient un saillant dangereux.

L'ennemi, dans ces diverses actions, a subi de très fortes pertes.

Une des bombes lancées sur Paris par les Allemands



Le document que nous donnons ci-dessus est la photographie même prise par nous hier au laboratoire municipal de la préfecture de police d'un des engins que laisseront tomber sur le quartier de Javel, à Paris, samedi dernier, à six heures, les Boches qui montaient un avion maquillé auquel ils avaient donné l'apparence d'un aéroplane français.

L'engin en question est une grenade dont nous ne possédons pas encore d'exemplaires dans le musée déjà bien garni du laboratoire municipal, dirigé par le chimiste de grande valeur qu'est M. Kling.

Les Allemands ont ajouté à la grenade ordinaire qui forme comme le corps même de l'engin et ressemblant assez à une pomme de pin, un empennage en forme de poche en lainage qui a pour but de maintenir l'appareil dans le sens vertical, le percuter en bas.

La nouveauté réside également dans la petite hélice fixée à la tige dudit percuter et qui, en tournant dans l'air met l'appareil en mouvement. Quand celui-ci touche le sol, le choc actionne la tige intérieure devenue mobile qui vient trapper la capsule de fulminant et provoque alors la déflagration de l'explosif le « toile » dont est bourrée la pomme de pin. Celle-ci se fragmente en centaines de morceaux qui deviennent autant de projectiles.

Cette grenade nouveau modèle n'est pas quelque chose de bien extraordinaire ni de bien ingénieux d'ailleurs. La preuve en est que l'engin n'a pas explosé ; il a été retrouvé intact, enfoncé en terre, dans le square de Vaugravier. Il va prendre place dans la collection des engins boches que nous possédons déjà.

AVIATEURS ITALIENS ACCLAMÉS

Chartres, 26 Mai.
Ce matin, un groupe d'Italiens sont arrivés pour l'école d'aviation. Les Italiens ont été reçus par les autorités militaires et civiles. Une foule énorme les a acclamés.

DANS LA PRESQUÎLE DE GALLIOLI

Comment les Alliés ont pris Seduhl-Bahr

(De notre envoyé spécial)

Cap Hellès ... Mai.

Le 25, des bateaux partis de Mudros, la moitié s'est arrêtée devant Seduhl-Bahr. Le débarquement anglais va s'opérer. A cette pointe, le courant est terrible. Ils ne pourront pas aborder par petites barques. Il faut trouver un moyen. Ils vont échouer un paquebot sur la plage, tout près du château d'Europe. Ils lancent le bâtiment qui se pique dans la terre. Il leur servira de quai et d'abri. Toutes les embarcations sont dirigées sur cette épaule et filent derrière. Les balles, la pluie des mitrailleuses s'écrasent sur la grosse coque penchée. Derrière, les pontons filent, filent.

Les eaux, se brisant sur ce cap, font un tel remous qu'aucun cargo ne peut approcher. Il leur faut deux fois de l'aide : les torpilleurs remorquent les remorqueurs qui remorquent les transports. Le feu est plus violent qu'à Koum-Kaleh. C'est sur cette côte qu'ils s'attaquent à l'attaque. Toutes les bouches à flamme sont dirigées sur elles : les fusils, les mitrailleuses, les canons. Une grosse pièce circulant sur rails, de la rive d'Asie, collabore à la défense. Un avion tourne à tour de bras, sur les vaisseaux, sème des bombes.

La chaîne d'un remorqueur qui traînait un chaland, se brise. Pris par le courant, le chaland tourne sur lui-même et menace de s'abîmer contre un croiseur. Le croiseur l'empoigne d'un côté, le remorqueur de l'autre. Sous le bouclement des vagues, on met une demi-heure à lui passer une nouvelle chaîne.

L'assaut à la terre

Les Turcs sont sur le rivage même. Ils ne cessent de tirer. Ils sentent qu'en ce moment ils jouent la partie. Ils sont retranchés, les Anglais ne peuvent les atteindre à baïonnette. Les cuirassés, les torpilleurs qui donnent ne les ont pas non plus délogés. Il faut y aller à la baïonnette. Ils sautent des embarcations pour se précipiter. Il n'y a même pas à respirer, ils doivent du même élan qui les jette sur la rive commencer le pas de charge. Ils reçoivent de toutes parts des coups de feu sans en tirer un seul. Ils y vont à la baïonnette. Beaucoup meurent dans la seconde où ils pensaient toucher le sol, le courant les chasse à travers le dédale des grands et des petits bateaux. D'autres tombent sur le premier mètre conquis. Ils seront le rempart des camarades. C'est l'assaut à la terre.

C'est tellement chaud qu'ils ne peuvent attendre d'être plus en avant pour donner des soins. L'ambulance débarque sous le feu. Elle commence par perdre quelques hommes destinés à sauver les autres. Elle s'installe derrière le Château d'Europe. C'est chaud. C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre. La seule chance est d'enlever le village rapidement, il faut l'écorcher vivement de tous les peaux turques qui le recouvrent. C'est la seule façon de pouvoir débarquer son monde.

Les bords de Seduhl-Bahr sont



L'ITALIE : — Me voilà !

Bulletin de la Guerre

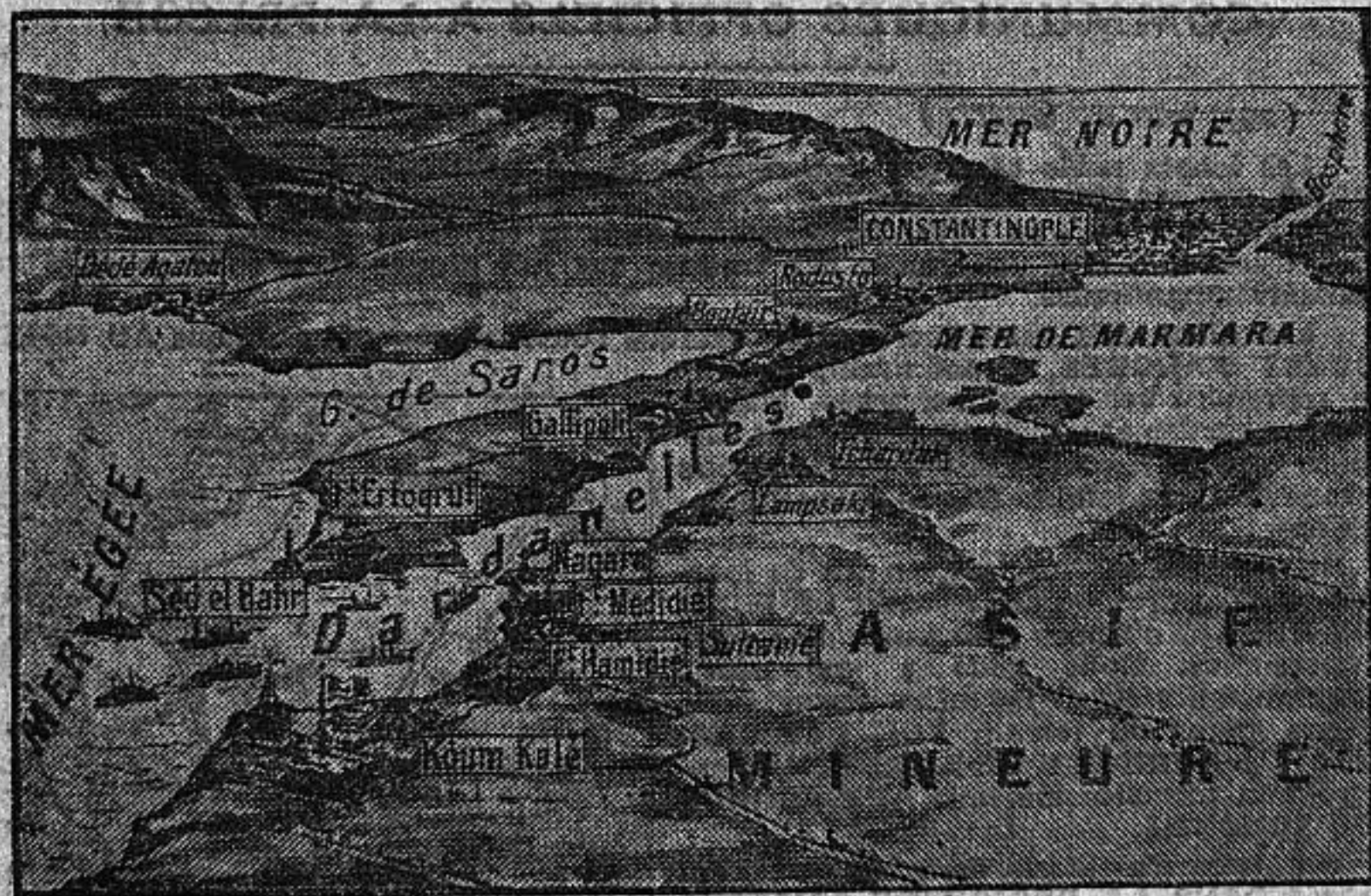
déjà nettoyés. Toujours à la baïonnette, les Anglais, ruelles par ruelles, débattaient. Maintenant que les barques peuvent porter à terre des hommes qui ne sont pas tués dans la descente, cela va plus vite. Tous les coins se hérissent. Meticuleusement, comme ils font chaque chose, nos amis avancent maison par maison. Ils seront bientôt en haut de Séduhl-Bahr. En trois heures ils ont tout le village. Ils l'ont payé richement.

Dans Séduhl-Bahr

Maintenant ils avancent. On croirait que la résistance est brisée. C'est que les Turcs se retirent jusqu'à leur première tranchée.

Le 28, les transports qui, la veille, ont pris les troupes françaises à Koum-Ka-

quatre fois supérieurs en nombre. Les deux ailes faiblissent. Massés sur notre centre, ils descendirent. La droite, le centre, la gauche n'avaient que deux pièces pour les soutenir. Les canons des navires ne pouvaient tirer. On pila. Ils étaient soixante mille, ils connaissaient le terrain, ils connaissaient les embûches qu'il y avait laissées. Les ordres arrivaient difficilement. Cette armée d'Anglais, de Français, de Sénégalais luttant coude à coude, en pleine ombre, saignant ensemble, ne se comprenait pas toujours. Lentement, on plait. On ne voyait rien, on ne faisait que sentir de plus en plus le nombre. On plait lentement. Les chefs tombaient. Le premier matin, l'aurore, non plus aux doigts de rose, mais aux doigts de sang,



se présentent, devant le cap Hellès et Séduhl-Bahr. Les zouaves, les Sénégalais, l'infanterie, la coloniale redescendent dans les barques. Elles les portent à la côte d'Europe.

Ils rentrent dans Séduhl-Bahr. Les maisons ne sont plus que des lambeaux de pierre. Sans lutte ils traverseront ce village. Ils vont ainsi un chemin de l'enfer. Un Turc est sur le dos avec un fusil dans le ventre, encore tout droit. Un chien s'enfuit avec son petit dans la gueule. Ce n'est pas le seul vivant. Sur un caisson sans roues, un fils d'Allah s'est redressé au bruit des pas. Il a la bouche emportée. Il lève une main sale de sang coagulé. Il demande grâce. On l'évacue à l'ambulance. Et vingt mètres plus loin, avant même d'avoir quitté le village, les Français marchent sous des lilas...

Les deux alliés se sont rejoints. Les Français occupent la droite, le long du détroit, les Anglais la gauche. C'est le 28. Nos troupes sont gênées par le feu de la pièce roulante que les Allemands font circuler sur la côte d'Asie. On gagne cependant quatre kilomètres sans grand embarras. Mais nous tombons sur les positions. Et voici la nuit.

On se bat dans la nuit

C'est la nuit que les Turcs préfèrent se battre. Dès 10 heures du soir, ils sortent de leurs retranchements, et, forts de leur nombre — ils sont cent cinquante mille — tombent sur l'ennemi. Cette nuit, pour la première fois, ils ont essayé de la ruse. Sur les lignes françaises ils criaient : « Ne tirez pas, nous sommes les Anglais ! » Ils allaient crier qu'ils étaient les Français sur les lignes anglaises. Si prévenu que soit un officier de ces coups de guerre, il arrête toujours le feu pour contrôler. C'est ce que fit un lieutenant Sénégalais. Les Sénégalais, peut-être à cause de leur apparente parenté avec la nuit, percent mieux qu'aucun les mystères de l'obscurité. L'un d'eux se hissa jusqu'à l'oreille du lieutenant et lui dit tout bas : « Non, chef, c'est l'ennemi. Le combat reprit au cri d'Allah ! Il continua les nuits du 29 et du 30. Il continua dur, sanglant.

Les Turcs sont dressés à l'allemande, ils ont leurs tireurs d'officiers, et leur seconde ligne qui abat la première dès qu'elle fléchit. Fanatisés, ces tireurs de chefs sont pleins de magnificence audace. On en trouva dans des arbres, au milieu de la troupe ennemie. Ils se seront laissés entourer pour être plus sûrs de descendre leur victime. Allah ! fera le reste.

Sans repos, le 28, le 29, le 30, la nuit, le jour, les alliés avaient combattu. Dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, ils pensaient dormir jusqu'à cinq heures du matin. Minuit, une heure, rien ne bougeait. Deux heures : baïonnette au canon ! Les Turcs s'étaient massés et travaillaient notre droite. Ils s'étaient massés aussi à la gauche, sur les Anglais. Ils fondaient

apparaît. On reculait. On ne pouvait plus reculer. Cette armée, vous le savez, n'a pas droit à la retraite. Le général Vandenberg, chef de la brigade d'Afrique, se met en avant, la canne à la main. Il dit : « Allons, mes enfants ! » Les zouaves crient : « En avant pour le général ! » Les Sénégalais crient : « En avant pour le général ! » Ils jettent leurs fusils, ils se défont de leurs chaussures et se précipitent le poignard en l'air. Toute l'armée se précipite. Il n'est plus question d'être rejeté à la mer. Ceux qui ne tombent pas, aident de ceux qui tombent, reprennent leur tranchée. Le général est blessé. C'est l'aspect des grands champs de carnage. C'est quinze mille Turcs sur le carreau.

Les canons arrivent. Ce qui est gagné est bien gagné. Les alliés atteignent la côte 216.

A cette heure, nos troupes sont en demi-cercle autour du village de Kethia.

Le soleil est de feu. ALBERT LONDRES.

Envoi de colis postaux aux corps de nouvelles formations

De nombreuses demandes parviennent au ministère de la Guerre sur la manière de libeller l'adresse des colis postaux destinés à des corps de nouvelle formation, dont les décrets ne figurent pas sur les affiches. Le public est prévenu que toutes les lettres sans exception ont reçu des instructions sur l'adresse que doivent porter ces colis.

Ces colis devront donc être apportés aux gares, qui, seules, sont en mesure de fournir aux expéditeurs les renseignements nécessaires pour compléter l'adresse. — (Officiel.)

Nouvelles Diverses

M. Bureau, sous-secrétaire d'Etat à la marine marchande, accompagné de MM. Goussier, chef de cabinet, Bazin, chef du service de la navigation, Cabat, chef des services économiques et Lestour, contrôleur général de la marine militaire, a assisté, hier, à Nantes, à un déjeuner intime à la Chambre de Commerce.

M. Paul Segers, ministre belge des chemins de fer, marine, postes et télégraphes, a fait hier un court arrêt à Paris, au retour d'une longue tournée au cours de laquelle il a rendu visite aux réfugiés belges à Bordeaux, Dax, Bayonne, Pau, Lourdes, Bagneres-de-Bigorre, Pamiers, Béziers, Cette et Marseille. M. Segers a rendu visite à M. Malvy, ministre de l'Intérieur, à M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et à M. Louis Barthou.

M. Jules-Ernest Alexandre, secrétaire général honoraire de la préfecture de la Côte-d'Or, chevalier de la Légion d'honneur, qui, pendant 27 ans, remplit ses fonctions à la préfecture de la Côte-d'Or, vient de mourir à Dijon, à l'âge de 69 ans.

Au profit des régions envahies, aujourd'hui à 2 h. 1/2, salle des Sociétés savantes, M. Maurice Barrès présidera la conférence du chanoine Collin, curé de Metz, sur « la Lorraine » (Projections).

M. Vandervelde, ministre d'Etat belge, fera, samedi prochain, à la salle des fêtes de Gentilly, une conférence que présidera M. Jean Longuet, député.

Notre action s'est étendue, en même temps, un peu plus au sud, c'est-à-dire tout à fait à l'ouest d'Angres, sur la route d'Aix-Noulette à Souchez, où nous avons enlevé des tranchées ; enfin, nous avons encore progressé dans toute la région est de Notre-Dame-de-Lorette et dans celle de Souchez. Le tout constitue un ensemble de mouvement en avant vers l'est, comme direction générale, sur un front qui, du nord au sud, mesure environ 4 kilomètres. La fosse Calonne, dont parle le communiqué, n'est guère qu'à 1.500 mètres de Liévin, au nord-ouest de la ville.

Au sujet de la guerre sur le théâtre oriental, nous avons toujours la même impression : l'offensive austro-allemande sur le San est enrayée. Les appréciations actuelles sont, de toutes parts, favorables à la reprise du mouvement en avant de l'armée russe. Toutefois, si nous nous en tenons à la lettre du dernier communiqué de l'état-major général, les choses n'en sont pas encore tout à fait à ce point. Les Russes conservent l'avantage qu'ils ont remporté sur la rive gauche de la Vistule, dans la région d'Opotow. L'ennemi a reçu des renforts ; il a tenté une nouvelle offensive, sans succès.

Au nord de Przemysl, on se bat toujours avec le même acharnement, sur les deux rives du San, et la situation

est toujours la même.

Le communiqué italien du 25 mai nous fait voir que si l'armée italienne dessine une offensive sur la frontière de Carniole, ce n'est pas sa seule préoccupation. Tous les points indiqués, vers lesquels elle s'est portée en avant, jalonnent la frontière, à peu près depuis le massif de l'Orléan, c'est-à-dire depuis la jonction des territoires autrichien, italien et suisse. Toute la partie nord-sud de cette frontière, au nord-ouest du lac de Garde, sur une longueur de plus de 80 kilomètres, menace le Trentin à revers, par ses débouchés. Les Italiens se sont jusqu'ici présentés avec succès sur les cols. A l'est du lac de Garde, les voilà sur le Monte-Baldo, au delà du champ de bataille de Rivoli, et sur les monts Lessini, qui font face, sur la rive gauche de l'Adige. Plus loin, ils occupent les passages de la frontière dans les Alpes de Cadore, de même les avenues qui des Alpes Carniques et des Alpes Julienne débouchent dans le Frioul. Ainsi, l'attention et la vigilance se portent partout, et avec raison.

Jusqu'à présent, on ne signale guère que des rencontres d'avant-postes, où les Autrichiens tiennent peu, se replient et détruisent les communications derrière eux. Mais il est probable que nous aurons avant peu des combats plus importants, car les Autrichiens ont eu tout le temps de prendre leurs dispositions, pendant que de son côté l'Italie, tout en continuant les pourparlers diplomatiques, mobilisait et expédiait ses troupes à la frontière.

Général BERTHAUT.

contents, et si vous aviez vu l'entrain et le courage qu'il y avait !

De notre côté nous avons eu des pertes très sensibles et assez de blessés. Enfin je suis content d'avoir été versé dans un régiment, car on ne peut pas se figurer ce que c'est, celui qui ne le voit pas de ses yeux. Et puis chacun court sa chance.

J'espère que vous êtes en bonne santé. Je vous embrasse de tout cœur. Votre fils qui pense à vous.

« Georges. »

Un jeune soldat proteste parce qu'on ne l'envoie pas au front

Nous avons reçu la lettre suivante qui montre de quelle ardeur sont animés tous nos jeunes soldats :

« Monsieur le Rédacteur du Petit Journal, Deux frères étant dans le même dépôt, le plus âgé étant désigné pour partir au front, le plus jeune a-t-il le droit de l'accompagner ?

« Un de mes frères, de la classe 1893, vient de partir la semaine dernière et aussitôt, comme je fais partie de la classe 1894, j'ai demandé, par la voie du rapport, à partir avec mon aîné.

« Je voudrais savoir si l'on a le droit de refuser ma demande.

« Recevez, etc... »

Notre correspondant proteste parce que l'on ne l'envoie pas assez vite au front. C'est là un état d'âme qui caractérise l'entrain de tous les nôtres.

Le crime de la rue de Charenton

Ainsi que nous le faisons prévoir dès hier, l'individu arrêté par le parquet d'un département sur l'ordre de M. Gilbert, juge d'instruction, sous l'inculpation d'être l'assassin de la femme Dupremontré de Charenton, jouit de la réputation la meilleure et il est de plus en plus douteux qu'il soit le coupable.

C'est dans ces conditions que le juge, M. Gilbert, a décidé de poursuivre l'enquête avant de procéder à une arrestation définitive.

Une rouger soudaine couvrirait maintenant son visage.

Ses yeux étaient devenus desolés... suppliants.

Tout à sa jeune pudeur se révoltait à la pensée d'être obligée de dire elle-même ce qu'elle savait... un peu... assez cependant pour ne pas vouloir en parler... jamais... jamais...

C'est pas impunément qu'elle était, pendant plus de deux ans, restée en contact avec Flavie Gartner.

Avec une joie sournoise, l'Allemande avait humilié, rabaisé cette petite Française, en lui répétant chaque jour qu'elle était une déclassée, une mendicante... fille de la dernière des drôlesses.

Comme à plaisir, elle avait fêtré le cœur de l'opiniâtre en lui dévoilant la douleur... l'abominable science... celle qui épargne aux pauvres enfants... celle qui l'âge de souffrir ils auront bien le temps de connaître...

Et cette petite Jacqueline était si honnête... si tremblante à la pensée qu'on allait à présent la torturer de questions... d'interrogatoires... d'exclamations...

Mais non. Le marquis de Boissac avait compris. Par réserve pour sa petite-fille autant que par pitié pour cette pauvre enfant qui rougissait déjà tout anxieuse, il n'avait pas insisté.

« Oui, c'est au curé de Pontauroy que je m'adresserai... s'il y a lieu... »

« Revenons à votre enfance... qui s'est justement passée à Pontauroy... M'élanie m'a dit que vous y aviez été élevée. »

« Oui, monsieur. »

« Prenez l'habitude, mon enfant, de me répondre : « Oui, monsieur le marquis. » C'est une marque de déférence que l'exige de tous ceux qui sont chez moi. »

« Je n'ai manqué plus, monsieur le marquis, ni elle doucement... »

PROPOS D'ACTUALITE

Les Belges et la franchise militaire

Nous signalions l'autre jour l'injustifiable surtaxe dont sont frappées les lettres qu'un jeune Français écrit à ses parents qui habitent le Portugal.

Ceux de nos nationaux, disions-nous, qui viennent spontanément de l'étranger se battre pour la France, se montrent doublement français. Ils mériteraient d'être l'objet d'égards spéciaux pour la fidélité qu'ils témoignent à la mère patrie. On devrait, tout au moins, ne faire aucune différence entre eux et les jeunes Français de France.

Or, ce que nous disions là pour les Français établis à l'étranger, nous le répéterions volontiers pour les Belges.

Ceux-ci non plus paraît-il, n'ont pas droit à la franchise postale.

« Je connais, m'écrit une lectrice, un jeune homme belge sous les drapeaux de son pays. Il est sur le front ; recevant ce matin de ses nouvelles, grande fut ma stupeur quand le facteur me réclama 0 fr. 30 de surtaxe pour défaut d'affranchissement, les soldats belges ne jouissant pas de la franchise... »

Et ma correspondante proteste véhémentement contre une mesure dans laquelle elle voit de l'injustice et de l'ingratitude vis-à-vis du peuple héroïque qui s'est sacrifié pour le droit.

C'est peut-être bien dramatiser les choses. J'y verrais plutôt un témoignage de plus de cette mentalité étroite qui fait que l'administration applique généralement les lois et décrets dans leur lettre plus volontiers que dans leur esprit.

Sans doute, il n'a pas été prévu que les soldats belges jouiraient chez nous de la franchise postale. Mais il n'a pas été prévu non plus que le peuple belge, victime de l'invasion, se réfugiât en France, et que ses soldats partageraient le sort des nôtres et combattent côte à côte avec eux.

Or, tout cela s'est produit. Français et Belges luttent pour la même cause et courent les mêmes dangers. Pourquoi le soldat belge ne jouirait-il pas des mêmes avantages que le soldat français ? Quand il écrit de la tranchée, à ses parents, réfugiés en France, pourquoi n'aurait-il pas droit au transport gratuit de sa lettre, comme y a droit son camarade français ?

Le bon sens, autant que la justice, indique qu'on ne doit pas faire de différence. Sans compter qu'il y a quelque cruauté à faire payer des surtaxes postales à tous ces pauvres réfugiés belges que la guerre a ruinés.

Mais, que voulez-vous... ce n'est pas prévu dans les conventions ministérielles ; et l'administration n'a pas pour principe d'être généreuse spontanément.

Jean Lecoq.

« Nos lectrices ont répondu avec le plus généreux empressement à l'appel que j'ai fait en faveur de l'« Isolé », du pauvre soldat privé depuis huit mois de toute lettre et de toute manifestation d'amitié. C'est par centaines que nous sont parvenues les lettres des correspondantes bénévoles qui se proposent de consoler notre protégé.

C'est assez dire que l'intéressé est pourvu de la présence, mais il n'est pas seul dans son cas. Ils sont des milliers. Non moins malheureux que lui, et presque nos lectrices veulent bien s'intéresser à leur sort, nous enverrons à toutes celles qui nous ont fait l'honneur de nous écrire, le nom et l'adresse d'un de ces soldats des régions envahies, qui se trouvent, de ce fait, isolés de leur pays et de leur famille.

Nous les remercions par avance et de tout cœur des consolations qu'elles voudront bien leur prodigier.

LES TRIBUNAUX

Un apologiste des Barbares

Il y a quelques semaines, le 3^e conseil de guerre de Paris condamnait à un an de prison et 400 francs d'amende un ouvrier mécanicien des ateliers du Métropolitain de Saint-Denis, nommé Charles Hess, pour avoir tenu des propos qui constituaient une véritable apologie des crimes commis par les Allemands envers les populations paisibles.

Le conseil de révision devant lequel le condamné introduisit un pourvoi cassa le jugement du 3^e conseil de guerre estimant que les juges n'avaient pas trouvé dans l'impossibilité de contrôler si les faits relevés à la charge de l'accusé réunissaient bien tous les éléments constitutifs du délit relevé.

L'affaire est revenue hier devant le 1^{er} conseil de guerre qui, après des débats complets, a, de nouveau, condamné Hess à la même peine de un an de prison et 400 francs d'amende.

Meurtre inexplicable

Le jury de la Seine a jugé hier un Algérien, Ould-Ferouh-Bélaï, âgé de trente-deux ans, journalier, qui, le 27 janvier, dans une chambre d'hôtel du boulevard de la Gare, tua de deux coups de couteau un de ses compatriotes, Chelouché Ben-Ahmed, arrivé avec trois autres Algériens à Paris, venant du même douar de Kabylie.

Le motif de la querelle n'a jamais pu être déterminé et l'on a soupçonné que Ould-Ferouh-Bélaï avait été soudoyé par ses tribus pour le défaire de Chelouché.

L'accusé a donné son acte des explications embarrassées ; elles ont impressionné suffisamment le jury qui est revenu avec un verdict admettant les circonstances atténuantes.

En conséquence, l'accusé, qui défendait M. Bridan, a été condamné à deux ans de prison avec application de la loi de sursis.

« Pendant qu'elle se souvenait, pauvre petite, que celui qui se faisait appeler par elle « bon-papa », lui avait un jour expliqué : « Les inférieurs, seuls, disent monsieur le comte... les autres disent simplement monsieur. »

Mais n'était-elle pas... ne serait-elle pas toujours une inférieure, condamnée à une vie de soumission... d'humiliation bien soumise à la domesticité, elle qui, hier encore, était la servante d'une hideuse créature...

Et comme la demoiselle blonde lui demandait :

« Vous y avez été élevée, chez le curé sans doute ? »

« Non, mademoiselle. Chez l'instituteur de Pontauroy... M. Desroches, qui était marié avec une bien bonne... bien bonne femme. »

« J'étais, chez eux, oh ! comme dans le paradis. Jamais je ne pourrais dire comme j'y ai été heureuse... et aimée... et gâtée par tout le monde... par M. et Mme Desroches... par M. le curé... par mon... »

Elle se reprit bien vite :

« Par M. le comte de Pontauroy. »

« Un ancien officier, je crois, demanda le marquis de Boissac. »

« Oui, monsieur le marquis. Il avait été blessé pendant la guerre contre les Allemands... et il ne s'était jamais remis de ses blessures. »

La France non plus, — murmura le vieillard, n'est pas guérie de sa blessure de 1870... »

« Et continuant à interroger cette fillette brune aux yeux si grands et si beaux :

« Alors, cet instituteur... il s'est occupé aussi de vous instruire ? »

« Oui, monsieur le marquis. »

« Vous savez lire... écrire... compter ? »

« J'en sais un peu plus que ça, fit-elle en rougissant de nouveau... mais, cette fois,

Histoire d'un fanion, d'une grenade et de deux fantassins

Récit d'un témoin

Front des Armées, 21 Mai.

Il fait nuit, une nuit d'encre qui rayait seulement les fusées lumineuses des Boches ou l'éclair rapide d'un coup de canon.

Sans bruit la patrouille sort, franchit les réseaux de fils de fer, et la voilà couchée dans le champ de luzerne.

Un bond, et puis un autre, un troisième et alors tout s'immobilise. Les dix poilus sont là étendus parmi les betteraves, patrouille d'embuscade.

Mais soudain la ligne se rompt. Après quelques mots échangés, convention d'un signal, recommandations suprêmes, en voici deux partis, l'arme à la main.

Ils vont, vont toujours, et cependant la nuit se lève. Enfin les voici au pied du réseau de fil de fer allemand à quinze mètres à peine de l'ennemi. Ils déploient un fanion et malgré les coups de feu tirés par un poste qui les aperçoit, ils le plantent et reviennent.

La patrouille regagne la tranchée. Le jour est venu et là-bas, presque sur les tranchées boches, dans la brume du matin, les trois couleurs flottent au vent.

Deux jours après, les Boches, vexés, répondent en fixant à trente mètres de leur petit poste un fanion blanc et noir.

Je rencontre dans un boyau mes deux patrouilliers ; et ils sont furieux, et jurant que leur fanion ne flottera pas longtemps. Il fait encore grand jour, car il est à peine six heures du soir.

Les voici partis de la tranchée en rampant ; des voix anxieuses suivent.

Ils avancent, avancent toujours, les coups de feu pleuvent autour d'eux. Qu'importe, ils rampent toujours.

Les voici au fanion, charmante surprise : messieurs les Boches avaient placé au pied une grenade que la moindre tentative devait faire exploser. Mais nos poilus ont l'œil !

« Ça, on la connaît, dit l'un... »

« Tu rassures, ajoute l'autre. »

On accorde un fil de fer, mais il n'est pas assez fort. Alors, employant les grands moyens, deux coups de pince à la grenade, elle est détachée, le fanion est libre, arraché sous l'œil des sentinelles allemandes que la stupeur immobilise.

Et nos poilus, fusils en bandoulière, l'un le fanion, l'autre la grenade à la main, reviennent debout en courant jusqu'aux lignes françaises, où leurs camarades leur ménagent pas les félicitations. La nuit n'est pas encore tombée, il est huit heures.

Esquissons une citation bien méritée viendra récompenser la bravoure des soldats Manuel et Guyonnaud, de la « compagnie du... » d'infanterie, bravoure qui fait honneur à leur régiment, audace bien française.

Le Petit Journal

offre à ses lecteurs une carte intitulée :

Carte des régions

autour de l'Adriatique

ITALIE - AUTRICHE - CROATIE - BOSNIE

SERBIE - MONTENEGRO - ALBANIE

LES TROIS PREMIÈRES PARTIES DE CETTE

CARTE ONT PARU SUCCESSIVEMENT DANS LE

PETIT JOURNAL PORTANT LES DATES DES

15 - 17 - ET 25 MAI 1915. LA QUATRIÈME

FEUILLE COMPRENDRA AU NORD ZARA,

À L'OUEST ANCONE ET NAPLES, À L'EST

DIKHOVA (MONTENEGRO) ET ENFIN AU SUD

VALLENA. CETTE CARTE PARAITRA DANS LE

NUMÉRO PORTANT LA DATE DU 29 MAI.

LE PAIN A LA FARINE DE RIZ

L'Académie de Médecine, dans sa dernière séance, après avoir approuvé à l'unanimité le rapport de M. Mellier sur l'adjonction de la farine de riz dans la fabrication du pain, a émis le vœu suivant :

« L'Académie de Médecine émet le vœu que les pouvoirs publics fassent procéder en grand, dès maintenant à des expériences pour déterminer la proportion de farine de riz qui peut entrer dans la fabrication du pain. »

d'un petit mouvement de fêlé bien légitime...

« Quand je suis partie de Pontauroy, M. Desroches disait que nous allions passer aux études du cours supérieur. »

« On l'a dit l'histoire aussi ? »

« De l'histoire... de la géographie, oui, monsieur le marquis. »

« Et voilà que, repris de sa marotte : « Vous avez entendu parler de Louis XVII ? »

« L'enfant de Louis XVI ? »

« Oui. »

« Mais... il n'a pas régné, monsieur le marquis. »

« En effet... en effet... Vous savez où il est mort ? »

« Au Temple. »

« C'est l'opinion courante... mais vous n'avez jamais entendu prononcer le nom du chirurgien Desault qui y fut... »

« Grand-père, fit doucement Simone. Et le marquis se rendant compte aussitôt de cette véritable absence... reprit en souriant :

« Je me laisse aller à des préoccupations... bien éloignées en effet de ce que nous disons et faisons ici. »

Il se tourna vers sa fille :

« Eh bien ! Simone, quel est ton avis ? »

« Mon Dieu, c'est bien simple, grand-père. Il faut faire comme vous avez dit... écrire à M. le curé de Pontauroy... »

« Et en attendant sa réponse, eh bien ! je me charge de cette pauvre petite... »

« Elle s'adresse à Jacqueline... »

« Vous savez coudre, n'est-ce pas ? »

« Oui, mademoiselle. J'ai même bien l'habitude... Je suis un peu lingère... un peu couturière... »

DERNIÈRE HEURE

Service télégraphique spécial du PETIT JOURNAL

Le cuirassé anglais « Triumph » torpillé

La plus grande partie des officiers et des marins ont été sauvés

Londres, 26 Mai.

L'Amiral annonce ce soir que le cuirassé anglais « Triumph », qui soulevait le débarquement des troupes australiennes dans la presqu'île de Gallipoli, a été torpillé hier par un sous-marin.

Le cuirassé a coulé, mais la plupart des officiers et des marins ont été sauvés.

La chasse a été donnée au sous-marin ennemi jusqu'à la nuit. — (Fournier).

Le « Triumph » était un cuirassé de 11.900 tonnes de déplacement, construit en 1903. Il était armé de 10 canons lourds, et de 17 canons secondaires, de 4 canons de 10 pouces et de 14 de 7 pouces et demi. Il était muni de tubes lance-torpilles et possédait une vitesse moyenne de 19 nœuds 6. Sa longueur était de 436 pieds et la force de ses machines de 12.500 chevaux.

Les sous-marins allemands dans la Méditerranée

On lit dans les *Basler Nachrichten* : « On a commencé à signaler la présence de sous-marins allemands dans la Méditerranée orientale le 12, mais la confirmation officielle n'a été donnée que le 15, par le commandant anglais de la flotte des Dardanelles et par le préfet maritime grec de Psara. Ce serait quatre sous-marins de grand modèle, très rapides ; ils auraient pour base la baie de Smyrne. Une autre source dit qu'ils seraient stationnés dans la mer de Marmara et auraient été construits sur les anciens chantiers ottomans, les moteurs ayant passé sans difficulté par la Roumanie comme moteurs d'usines.

COMBATS ACHARNÉS de Jaroslaw à Przemyśl

Petrograd, 26 Mai.

Communiqué du grand état-major du généralissime : Sur tout le front de la Doubissa, depuis le village de Boubie jusqu'au village de Veleny, sur le Niemen, de chauds combats non encore terminés ont été livrés le 23 et le 24 mai.

Sur la rive gauche de la Vistule supérieure, dans la région d'Opatow, les combats continuent, l'ennemi ayant évidemment reçu certains renforts ; ses tentatives pour prendre l'offensive ont été repoussées avec succès par nos contre-attaques, au cours desquelles il a subi de grosses pertes. En Galicie, sur le front de Jaroslaw à Przemyśl, le combat a repris avec acharnement, dès le matin du 24, sur les deux rives du San. De grandes forces ennemies qui ont fait des attaques répétées le 23 et le 24 mai, sur le front Goussakow-Krouchitz, ont été dispersées par le feu de notre artillerie.

La flotte américaine

(De notre correspondant particulier)

Washington, 26 Mai. La flotte de l'Atlantique n'ira pas à San Francisco. Le général Gethals, directeur du canal, n'a pas osé garantir que la traversée du canal pourrait avoir lieu sans incident. De plus, il paraît qu'il n'y a pas assez de charbon dans la zone du canal. Les navires devraient être remorqués (ils ne sont pas autorisés à traverser le canal à l'aide de leurs propres forces) et la traversée du canal par toute la flotte durerait une semaine. Enfin, il y a des raisons stratégiques évidentes pour laisser la flotte dans l'Atlantique.

La Guerre Aérienne

NOS AVIONS

Au cours de la journée du 25, nos avions ont, sur tout le front, montré une très grande activité et réussi plusieurs entreprises de bombardement. Ils ont lancé deux cent trois projectiles dont quatre-vingt-deux grosses bombes d'un poids de dix kilos et quatre-vingt-cinq obus de cent cinquante-cinq (poids quarante-trois kilos).

L'efficacité des explosions a pu être constatée en plusieurs points, notamment au parc d'aviation allemand de Herwilly (sud-est de Reims) où un hangar et un avion ont pris feu ; à la réserve d'aviation allemande du Grand-Prieil (nord-ouest de Saint-Quentin) où un hangar a été ébranlé ; à la gare de Saint-Quentin dont le dépôt d'essence a été atteint.

Au cours de la nuit précédente, quatre obus avaient été lancés sur la gare de Douai. Un incendie y a été constaté dans le voisinage de la gare des marchandises.

Nos avions ont jeté avec succès cinquante obus de 90 sur l'aérodrome de la Brayelle, près de Douai. Les hangars et les appareils qui se trouvaient sur le terrain ont été atteints. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Les escadrilles du front, prévenues, l'ont attendu au retour. L'aviateur, chargé de quatre bombes, a été abattu par un de nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

Un avion allemand qui se dirigeait hier matin sur Paris, se heurtant aux « scarabilles » du camp retranché, a été abattu par nos avions près de Braine (région de Soissons). Les deux aviateurs allemands ont été tués. — (Officiel).

La situation militaire des Italiens résidant en France

(De notre correspondant particulier)

Marseille, 26 Mai.

J'ai demandé au consul général d'Italie quelle est exactement, — du fait de la mobilisation et de l'état de guerre —, la situation des Italiens résidant en France. Le consul César Biancheri m'a répondu :

« Tous les Italiens résidant en France, âgés de vingt à trente-neuf ans, doivent se mettre à la disposition de l'autorité militaire italienne, s'ils n'ont pas été exemptés régulièrement du service militaire ou réformés. Il ne saurait y avoir aucune exception dans aucun cas. Tous les nationaux italiens des classes mobilisées, quelle que soit actuellement leur situation de résidence en France, seront considérés comme des soldats et comme insoumis en temps de guerre s'ils ne rentrent pas en Italie. Seront considérés comme déserteurs avec l'aggravation de l'état de guerre, les hommes ayant accompli leur service militaire en Italie et qui se croyant hors d'atteinte sur le territoire français, se dispenseraient de répondre à la convocation de leurs classes.

« Seront considérés comme insoumis, dans les mêmes conditions au point de vue pénal, les hommes des classes mobilisées venus en France antérieurement à l'âge de la conscription et qui ont négligé, à cette époque, de rentrer momentanément en Italie pour y accomplir leur devoir militaire.

« Certains Italiens nés en France de parents italiens ou venus en France, avec leurs parents dans leur première jeunesse, ne sont tenus à aucune obligation de service militaire. Ceux-là se trouveraient donc dans une situation privilégiée ? Ils se sont dispensés du service militaire en Italie parce que nés ou résidant en France où ils ont fait leur service en France puisque nés Italiens. Il importe de dissiper leur erreur. Tous les Italiens demeurés italiens sur le territoire étranger sont soldats italiens. Ils doivent partir s'ils ne veulent pas être considérés comme insoumis.

« Les hommes qui, en vertu de nos lois militaires ont été dispensés du service en Italie, sont dispensés de la famille sont également dispensés de la famille. Les déserteurs et les insoumis doivent se présenter à leur consulat avant le 31 mai, s'ils veulent bénéficier de la loi d'amnistie.

« Lorsque la mobilisation sera terminée, dit encore M. Biancheri, je m'emploierai à faire rechercher les « manquants », déserteurs et insoumis, qui se croient en toute sécurité sur le territoire de la nation alliée. Si ceux-là s'imaginent que, ni dignes d'être Italiens ni dignes d'être Français, ils vont contempler tranquillement le spectacle de la guerre qui réunit les deux peuples frères, ils se trompent. Je les convoquerai au consulat, je leur rappellerai les devoirs auxquels ils sont doublement tenus, du fait de leur naissance et du fait de l'hospitalité que leur donne la France. »

A l'Elysée

Le Président de la République a reçu hier à la fin de la journée une délégation composée de MM. Angiolini, Salvadori, Louis Campolongo, Migliasso, Zolesi, Guelpa, Parazzoli, Alexandro, d'Altri, Rosa, etc., qui lui a remis une adresse conçue en termes très chaleureux pour la France et pour le gouvernement de la République.

M. Poincaré a vivement remercié la colonie italienne de cette démarche. Il a félicité d'avoir officiellement travaillé au rapprochement définitif des deux nations sœurs et il a exprimé tous ses vœux pour la victoire de l'Italie.

A la statue de Strasbourg

Une vingtaine de membres de la colonie italienne de Paris se sont rendus, en voiture, hier matin, à 11 heures, devant la statue de Strasbourg et ont déposé une couronne en fleurs naturelles avec ruban aux couleurs italiennes portant l'inscription suivante : « Les Italiens de Paris pensent à la rédemption de Trente et Trieste. »

L'enthousiasme des Italiens de Paris

Les Italiens de Paris se sont réunis hier pour exprimer leur joie. Le lieu de la réunion était le Casino de Paris, mais dire que la manifestation patriotique fut limitée à cette salle, serait mentir. Le Casino était bondé, et dans la rue de Clichy, juste sur la place de la Trinité, une foule enthousiaste discutait, chantait, enfin, continuait dehors le meeting du dehors.

Les fêtes du Casino, c'était une fête de l'enthousiasme, de la joie, de la fièvre. Sur l'estrade, dans la salle, des drapeaux aux couleurs italiennes et aux couleurs alliées flottaient par-dessus les têtes. Les femmes agitaient des mouchoirs rouges, blancs et verts et lançaient des fleurs.

Dans la foule, pareils à des grillonnements vivants, se détachaient les blouses rouges et vertes des Garibaldiens. Les vétérans avaient de longues barbes blanches, et les cadets, imberbes encore, portaient l'allure aisée et noble de jeunes athlètes romains du temps de César.

Tous, Italiens et Français, apportèrent sans mesure une contribution intense par la voix et par le geste à cette magnifique cérémonie de l'enthousiasme.

On joua les chants nationaux : l'hymne de Mameli et la Marseillaise. Tout le monde se leva et, bientôt, dominant l'orchestre, ce fut un chœur immense qui alla en s'élevant se répandre jusque dans la rue.

Un petit garçon habillé en soldat fut montré sur l'estrade, le bambin déchama les tonitruants vivats pour Garibaldi et la liberté.

Puis on en vint aux discours. En italien et en français, les orateurs parlèrent. Ce furent : le docteur Guelpa, le professeur Rosa, délégué de Trieste ; M. Gustave Rivet, sénateur ; M. Millevoye, député, qui donna une rose au capitaine Garibaldi, le petit-fils du grand Garibaldi, en officier français, à qui les femmes jetèrent des fleurs, et le journaliste Campolongo. Les orateurs furent écoutés passionnément, mais non pas en silence ; les auditeurs se redressaient à la fin des phrases remarquables et poussaient d'innombrables acclamations.

Après quelques heures, l'émotion était très intense, et quand les artistes chantèrent, pour terminer, les hymnes d'Italie, la Marseillaise et le Chant du Départ, ce furent des ovations sans cesse renouvelées.

Le Danemark souhaite la victoire des Alliés

E. Danemark, l'émotion est vive, car on craint que l'Europe civilisée ne se mette à prendre ses sentiments réels du pays.

Le professeur éminent de Copenhague nous adresse à ce sujet une lettre que nous publions bien volontiers :

Copenhague, Mai. Il y a quelque temps un échange de lettres ouvertes a eu lieu dans la presse entre M. Clemenceau et le critique danois bien connu, M. Georges Brandes. Cet échange de vues sur la situation du Danemark et l'attitude du peuple danois pendant la guerre actuelle a été lu par tous avec le plus vif intérêt mais aussi, et je parle ici au nom d'un grand nombre de nos compatriotes, avec la plus grande inquiétude et la plus grande déception. Une occasion unique s'offrait enfin à un Danois connu hors de son pays de pouvoir dire publiquement à l'étranger ce que l'on pensait en Danemark et le dire d'une façon à pouvoir être remarqué du monde entier.

Mais comment M. Brandes s'est-il acquitté de cette tâche ? A ce sujet, il n'y a guère de Danois ou de Danoises qui ne pense que M. Brandes est mieux fait de ne rien dire, et c'est sur les instances d'un grand nombre de mes compatriotes que j'écris ces lignes pour protester énergiquement contre les réponses que M. Brandes a cru devoir adresser à M. Clemenceau.

Certes, la plupart des Danois, à sa place, auraient sourcillé à ce que disait le porte et pénétrant chez lui, mais il recula effrayé en apercevant, sur le lit, sa femme, morte, tenant dans ses bras un nouveau-né, également sans vie.

Le soldat danois aussitôt le commissaire de police du quartier du Parc-Léon, qui ouvrit une enquête de laquelle on apprit que la jeune femme avait fait la connaissance pendant l'absence de son mari d'un garçon livreur, et elle était sur le point d'être mère. Quand elle apprit le retour prochain de son mari, elle avait alors résolu de tenter une manœuvre criminelle avec l'aide de son ami, à la suite de laquelle elle avait trouvé la mort ainsi que l'enfant. Le garçon livreur, qui a disparu est activement recherché par la police.

VOLEUR ARRETE. — Les inspecteurs de la police judiciaire ont arrêté, hier, un journalier, Emile Corne, âgé de 37 ans, demeurant 4, rue Frémont, cet individu, qui est un insoumis, n'ayant, l'autre jour, une glace située derrière la caisse d'un restaurant, avenue Marigny, lorsque, pendant l'absence de son mari, il ouvrit un tiroir et s'empara d'une somme de 200 francs, produits des pourboires des clients destinés à un garçon qui est actuellement sur le front. Plainte fut aussitôt portée contre Emile Corne qui fut arrêté et avoua son vol. Au cours d'une perquisition effectuée à son domicile, rue Frémont, on découvrit divers objets qu'il avait dérobés dans d'autres établissements. Il a été envoyé au Dépôt.

LES DESPÉRÉS. — Mlle Victorine Lerichomme, 40 ans, s'est jetée de la fenêtre du 2^e étage, 36, rue des Cinq-Diamants. Elle a été transportée dans un état grave à l'hôpital Cochin.

BLESSE PAR UNE VOITURE. — Une voiture transportant du charbon que son conducteur voulait faire tourner dans la rue des Fêtes, a serré contre une boutique, hier matin, à 10 h. 12, une courtisane, Mme Maria Denis, 36 ans, demeurant 6, rue Fessart. Contaminée sur diverses parties du corps, Mme Denis a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

ECRASÉ PAR SA VOITURE. — Le charrier Jules Chabaud, âgé de 63 ans, demeurant 91, rue du Goulet, à Noisy-le-Sec, a glissé, hier, à 2 h. 15, avenue Gambetta, et les roues de sa voiture, chargée de moellons, lui ont passé sur le corps, lui écrasant le bras droit et lui faisant des lésions internes. Il a été admis à l'hôpital Tenon.

RENVERSE PAR UNE AUTOMOBILE. — Marcel Weiss, âgé de 14 ans, demeurant 29, rue du Plateau, a été renversé, hier, à 3 heures du soir, par une automobile qui a continué sa route. Le pauvre enfant a des contusions au pied gauche et à la cuisse droite. Il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

NE POUVANT ÊTRE SOLDAT, IL SE JETTE DANS LA SEINE. — Un coopérateur, habit de Lille, Victor Metzka, âgé de 46 ans, demeurant 43, rue Simon-le-Franc, s'est jeté hier dans la Seine, au pont d'Arcole. Il a été repêché aussitôt par deux passants qui ont continué leur chemin, se débarrassant des félicitations des témoins. Transporté en poste de secours et ramené, le désespéré raconta qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours parce qu'on ne le trouvait pas assez fort pour aller au front. Déjà réformé une première fois, il avait demandé, ces jours-ci, à s'engager sans parvenir à obtenir satisfaction.

JEUNES CAMBRIOLEURS. — Cinq garçons, âgés de 10 à 15 ans, qui sont connus et qui demeurent chez leurs parents, ont été surpris par effraction dans les magasins d'une papeterie où ils ont tout saccagé.

UNE MÈRE ARRETEE. — Un enfant de 5 ans, Pierre Barthelemy, avait été admis, ces jours-ci, à l'hôpital Trousseau, pour pleurésie. On s'est aperçu qu'il portait sur diverses parties du corps des traces de coups. Le commissaire de police de la Roquette, saisi de ce fait, a ouvert une enquête après laquelle il a cru devoir mettre en état d'arrestation la mère de l'enfant, qui demeure 15, passage Thérèse.

UN ENFANT TOMBE DE TRAMWAY. — Hier soir, à 6 h. 50, avenue de Choisy, un enfant de 10 ans, Pierre Barthelemy, a été renversé par le tramway 104. Il a été admis à l'hôpital Trousseau.

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

La maladie du roi de Grèce

Athènes, 26 Mai.

La santé du roi inspire de vives inquiétudes. Les médecins fondent néanmoins de grands espoirs sur la constitution robuste du malade.

Le peuple entoure le palais et commente avec anxiété les péripéties de la maladie. Ce matin, le bulletin portait que la température était de 38°1. — (Havas).

A TRAVERS PARIS

Triste retour

Ayant obtenu une permission de convalescence à la suite d'une glorieuse blessure reçue sur le champ de bataille, un soldat revenait tout joyeux hier à Paris où il comptait surprendre sa jeune femme.

Aussi grand fut sa surprise, lorsque, ayant frappé à plusieurs reprises à la porte de son logement, rue Pelleport, il ne reçut aucune réponse. Il enfonça la porte et pénétra chez lui, mais il recula effrayé en apercevant, sur le lit, sa femme, morte, tenant dans ses bras un nouveau-né, également sans vie.

Le soldat prévint aussitôt le commissaire de police du quartier du Parc-Léon, qui ouvrit une enquête de laquelle on apprit que la jeune femme avait fait la connaissance pendant l'absence de son mari d'un garçon livreur, et elle était sur le point d'être mère. Quand elle apprit le retour prochain de son mari, elle avait alors résolu de tenter une manœuvre criminelle avec l'aide de son ami, à la suite de laquelle elle avait trouvé la mort ainsi que l'enfant. Le garçon livreur, qui a disparu est activement recherché par la police.

VOLEUR ARRETE. — Les inspecteurs de la police judiciaire ont arrêté, hier, un journalier, Emile Corne, âgé de 37 ans, demeurant 4, rue Frémont, cet individu, qui est un insoumis, n'ayant, l'autre jour, une glace située derrière la caisse d'un restaurant, avenue Marigny, lorsque, pendant l'absence de son mari, il ouvrit un tiroir et s'empara d'une somme de 200 francs, produits des pourboires des clients destinés à un garçon qui est actuellement sur le front. Plainte fut aussitôt portée contre Emile Corne qui fut arrêté et avoua son vol. Au cours d'une perquisition effectuée à son domicile, rue Frémont, on découvrit divers objets qu'il avait dérobés dans d'autres établissements. Il a été envoyé au Dépôt.

LES DESPÉRÉS. — Mlle Victorine Lerichomme, 40 ans, s'est jetée de la fenêtre du 2^e étage, 36, rue des Cinq-Diamants. Elle a été transportée dans un état grave à l'hôpital Cochin.

BLESSE PAR UNE VOITURE. — Une voiture transportant du charbon que son conducteur voulait faire tourner dans la rue des Fêtes, a serré contre une boutique, hier matin, à 10 h. 12, une courtisane, Mme Maria Denis, 36 ans, demeurant 6, rue Fessart. Contaminée sur diverses parties du corps, Mme Denis a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

ECRASÉ PAR SA VOITURE. — Le charrier Jules Chabaud, âgé de 63 ans, demeurant 91, rue du Goulet, à Noisy-le-Sec, a glissé, hier, à 2 h. 15, avenue Gambetta, et les roues de sa voiture, chargée de moellons, lui ont passé sur le corps, lui écrasant le bras droit et lui faisant des lésions internes. Il a été admis à l'hôpital Tenon.

RENVERSE PAR UNE AUTOMOBILE. — Marcel Weiss, âgé de 14 ans, demeurant 29, rue du Plateau, a été renversé, hier, à 3 heures du soir, par une automobile qui a continué sa route. Le pauvre enfant a des contusions au pied gauche et à la cuisse droite. Il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

NE POUVANT ÊTRE SOLDAT, IL SE JETTE DANS LA SEINE. — Un coopérateur, habit de Lille, Victor Metzka, âgé de 46 ans, demeurant 43, rue Simon-le-Franc, s'est jeté hier dans la Seine, au pont d'Arcole. Il a été repêché aussitôt par deux passants qui ont continué leur chemin, se débarrassant des félicitations des témoins. Transporté en poste de secours et ramené, le désespéré raconta qu'il avait tenté de mettre fin à ses jours parce qu'on ne le trouvait pas assez fort pour aller au front. Déjà réformé une première fois, il avait demandé, ces jours-ci, à s'engager sans parvenir à obtenir satisfaction.

JEUNES CAMBRIOLEURS. — Cinq garçons, âgés de 10 à 15 ans, qui sont connus et qui demeurent chez leurs parents, ont été surpris par effraction dans les magasins d'une papeterie où ils ont tout saccagé.

UNE MÈRE ARRETEE. — Un enfant de 5 ans, Pierre Barthelemy, avait été admis, ces jours-ci, à l'hôpital Trousseau, pour pleurésie. On s'est aperçu qu'il portait sur diverses parties du corps des traces de coups. Le commissaire de police de la Roquette, saisi de ce fait, a ouvert une enquête après laquelle il a cru devoir mettre en état d'arrestation la mère de l'enfant, qui demeure 15, passage Thérèse.

UN ENFANT TOMBE DE TRAMWAY. — Hier soir, à 6 h. 50, avenue de Choisy, un enfant de 10 ans, Pierre Barthelemy, a été renversé par le tramway 104. Il a été admis à l'hôpital Trousseau.

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

ACHETER TIMBRE CROIX-ROUGE 15%

Cités à l'ordre du jour

Parmi les citations à l'ordre du jour, citons les suivantes : De Chiron de la Casinière, capitaine au 115^e d'infanterie.

« A irrésistiblement entraîné sa troupe à l'assaut d'une position fortement défendue. Est tombé à sa tête en lui montrant le droit chemin. »

M. Connet, médecin, aide-major au 59^e régiment d'artillerie.

« A fait preuve en maintes circonstances du plus beau courage et du plus grand sang-froid, notamment le 14 septembre, à Souain, où il a passé sur place, sous un feu violent d'artillerie, quatre heures consécutives à leur place. A reçu lui-même deux blessures au cours de cette opération. Le 13 février 1915, à Aix-Noulette, étant aux tranchées de première ligne, a donné sur place les premiers soins à un officier blessé à ses côtés. »

Pour l'Après-Guerre

L'Association générale des Commerçants et Industriels Français, 44, rue de Richelieu, constituée pour la lutte économique d'Après-Guerre contre nos ennemis, se tient à la disposition de tous les commerçants et industriels belges désireux de participer à cette œuvre. C'est à eux de travailler pour que nos ennemis ne puissent recommencer à nous nuire militairement et commercialement. M. L. Goulet de Voulle, président du conseil d'administration de cette association, reçoit, 7, rue Parrot, Paris, le mardi et le samedi, de 2 à 6 heures.

A l'Université de Bruxelles

L'Université libre de Bruxelles ayant été invitée par le général von Bissing à ouvrir ses cours s'y est refusée. 1^o Pour ne pas faire une concurrence induite à l'Université de Louvain, formellement fermée ; 2^o Pour ne pas donner ses cours devant des banquettes aux deux tiers vides, plus les élèves, sujets aux dévotions de l'ennemi armée. « Instruits au moins les étudiants non-combattants », a objecté von Bissing. « Non, ceux-là ne nous intéressent pas », a répliqué fermement le président du conseil d'administration de l'Université. Bravo !

Une distinction

« Les Autrichiens ont demandé de faire une distinction entre les siens et les Autrichiens sujets de François-Joseph. Cette distinction va de soi. Nous ne confondons pas plus les ennemis des Français que les Français de l'Alsace et de Lorraine avec les Teutons. »

Aux réfugiés belges désemparés

On me signale des Belliers français de culture ou beau-soup de Belges, qui veulent à condition de se faire uniformes pour l'armée française ; dans d'autres établissements, les ouvriers flamands et wallons collaborent à la fabrication des obus. Voilà à la fois des moyens d'existence honorables et un moyen de servir son pays, apte au service militaire de ses alliés.

Mos corvaines

Retenué Horace Van Offel, il est sous-lieutenant au 9^e centre d'instruction, 1^{re} compagnie, à Paris-Est-Évèque (Seine).

Prosper-Célestin Samson, né à Villers-devant-Orval, province de Luxembourg, canton de Florenville (Belgique), le 31 janvier 1875, qui combattit avant la guerre, époux de Marie Dupont, est informé que sa famille est réfugiée à Saint-Gaudens (Gers).

On demande des renseignements détaillés sur : le sort de Gustave Petit, receveur des

